

ELLE ET LUI

Il ne leur fallut pas moins de trois jours pour atteindre le port.

Ils empruntèrent un sinueux chemin de montagne, puis une route récemment tracée où un nuage de poussière se soulevait à leur passage, et enfin une voie caillouteuse qui surplombait un fleuve sur lequel voguaient quelques barques. Ils longèrent aussi des rizières où la brise faisait frémir les jeunes pousses qui venaient d'être repiquées. Ils dépassèrent des sumacs, des cerisiers et des ormes, aperçurent des calendulas, des iris, des pissenlits et des viornes. Des pivoinés sauvages leur furent un prétexte pour une brève halte. Assise dans le palanquin, elle gravait dans sa mémoire le paysage qui défilait. Elle ne le reverrait peut-être plus jamais.

C'était la première fois qu'elle contemplait une telle étendue de bancs de sable couleur de cendre. Le ciel était limpide, il n'y avait pas de vent. On pouvait apercevoir dans le lointain des îlots flottant comme dans un rêve sur le bleu de la mer, bien loin des inquiétudes que suscitait l'avenir du pays. Des embarcations chargées de bois de chauffage et d'autres marchandises se balançaient sur l'eau, comme si quelqu'un les secouait. L'odeur que dégageait l'entrepôt des produits de la mer imprégnait tout le port. Des poissons fraîchement pêchés gisaient sur des étales. Un marchand de sandales en paille tressée hâtait le pas, une hotte pleine sur le dos. Le soleil blafard de ce

début d'été, qui ne réchauffait pas encore, brillait au-dessus de l'animation créée par ceux qui s'affairaient à leur travail.

En tant que diplomate, il passait quelque deux mois par an sur la mer, mais elle, l'ex-danseuse à la cour royale, montait pour la première fois sur un bateau.

Le couple ne passait pas inaperçu au milieu de cette foule anonyme, lui le Français, avec son pantalon ample qui lui descendait aux chevilles, son gilet court et son pardessus qu'on pouvait serrer à la taille, et elle, la Coréenne dans sa robe bleu clair qui semblait ondoyer, et qui tenait un manteau qu'elle pouvait enfiler pour se protéger du vent, ainsi qu'un chapeau décoré de roses brodées. Un vieillard qui fumait une longue pipe, un marchand de sabots, un jeunot qui avait l'air d'un voyou, un enfant au visage couvert d'une crasse où la sueur traçait des rigoles, un Chinois qui transportait du bois sur un radeau, un autre qui vendait du thé dans les concessions étrangères ou encore un marchand de riz japonais... tous fixaient le couple comme ils l'auraient fait pour un univers inconnu découvert en poussant une porte.

Elle surtout.

Son visage était pâle, ses yeux étaient semblables à deux perles d'un noir bleuâtre aux reflets profonds. Elle avait soigneusement enroulé en chignon son épaisse et brillante chevelure et cette coiffure occidentale attirait tous les regards.

Avec sa robe bleue qui lui descendait jusqu'aux chevilles et coulait sur son corps en épousant ses formes, elle formait un contraste saisissant avec les femmes du port, vêtues d'une jupe et d'un boléro de coton blanc. A chacun de ses pas, des curieux se précipitaient devant et derrière elle. Ils se demandaient dans un premier temps si c'était à une Occidentale qu'ils avaient affaire, mais lorsqu'ils apprenaient qu'il s'agissait d'une Coréenne, ils la

dévisageaient sans vergogne, puis observaient Collin de Plancy, son nez, dont la forme dénotait un certain orgueil, sa peau blanche et ses cheveux châtons bouclés. Certains lorgnaient obstinément les dentelles d'une lumineuse blancheur qui ornaient l'échancrure du décolleté de sa compagne. D'autres reculaient par peur de marcher sur sa robe. Tous s'interrogeaient visiblement sur les raisons qui poussaient une Coréenne à s'habiller comme une étrangère. Quelques-uns semblaient en être choqués ; ils fronçaient les sourcils ou faisaient la moue.

Son charme n'était pourtant pas le simple effet de ce costume inhabituel, ni de son cou d'albâtre, ni de la profondeur de son regard qui la faisait remarquer parmi toutes ses compatriotes. Sa nuque dévoilée exprimait la tendresse quand elle se penchait, la dignité quand elle se tenait le corps bien droit et une sensualité telle qu'on avait envie de caresser son cou quand elle renversait la tête en arrière ou la tournait en un mouvement gracieux.

Et ces yeux qui étincelaient sous la frange régulière des sourcils ! Ils étaient si vifs qu'ils semblaient tout comprendre ; légèrement humides, ils paraissaient abriter un mystère, des abîmes marins que nul encore n'avait explorés. La nuance rose qui prenait naissance sous ses oreilles et couvrait ses joues faisait supposer que c'était une personne timide, alors que l'arête du nez qui montait haut entre les deux yeux laissait pressentir l'intelligence. L'ensemble de ses traits possédait une harmonie exceptionnelle. Ses lèvres closes, ni trop minces ni trop charnues, étaient bordées d'un duvet qui faisait penser à celui des bourgeons au printemps ; l'effet en était si adorable que l'on devait avoir envie de la serrer dans ses bras même lorsqu'elle avait fait une bêtise. Sa séduction venait aussi de sa démarche qui restait à la fois élégante et mesurée, presque étudiée, en dépit de cette marée de regards qui déferlait sur elle et dont elle ne semblait guère se soucier.

Tout en elle se démarquait de l'attitude des autres femmes de ce pays, qui avaient coutume de se déplacer la tunique remontée sur la tête pour ne laisser apparaître qu'une partie de leur visage. Elle s'avancait avec assurance, sans chercher à se dérober aux coups d'œil inquisiteurs en se tournant vers la mer. A la voir marcher ainsi, le dos bien droit, on devinait qu'une sorte de force l'habitait et qu'elle aurait gardé ce port altier dans n'importe quelle situation, sans jamais se laisser troubler. Cette aisance avait un côté provocateur, que faisaient oublier le mystère de son regard, sa nuque émouvante et ses traits rayonnants de douceur. N'ayant pas réussi à la perturber, les spectateurs finissaient par détourner les yeux vers l'horizon en poussant de longs soupirs.

Cette femme adorable qui contemplait ce port entouré de montagnes peu élevées, ne savait pas qu'avant le traité de Chemulp'o¹ conclu dix ans auparavant, il n'y avait là qu'un hameau dont les habitations se comptaient sur les doigts de la main. Dans la vie, l'inattendu survient pour changer le cours des choses. Après la signature de cet accord, le petit village de pêcheurs se transforma à toute allure. Les Japonais prirent le contrôle d'un territoire, les Chinois et les pays occidentaux firent de même. A Chemulp'o, un habitant sur dix était japonais ou chinois. Il était impossible de deviner à l'époque si leur présence serait source de malheur ou au contraire de grande prospérité.

L'idée lui vint que c'était un temps idéal pour la navigation, mais elle chassa aussitôt cette pensée. On lui avait

1. Chemulp'o est l'ancienne appellation d'Inch'ôn (Incheon). Le traité fut conclu en 1882 entre la Corée et le Japon, qui exigeait des dédommagements suite aux dégâts causés par une insurrection de soldats coréens la même année et qui y voyait une occasion d'accroître son influence sur la Corée. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

dit qu'il ne fallait pas se faire ce genre de réflexion en montant sur un bateau, car constater qu'il faisait beau suggérait *a contrario* qu'une tempête pouvait éclater en mer.

Parmi ceux qui étaient venus les saluer, on distinguait deux ou trois missionnaires français, un fonctionnaire des douanes maritimes, ainsi que des religieuses qui avaient franchi les océans pour venir vivre en Corée.

On n'apercevait ni immeubles ni navires de grandes dimensions. Bien que situé sur la côte, ce port avait un aspect fluvial. La mer était d'huile, près du rivage comme au large. Quelques constructions blanches à l'européenne émergeaient entre les toits traditionnels. Les chaumières, qu'aucun bâtiment élevé ne dissimulait, semblaient prendre appui les unes sur les autres. Le soleil baignait le paysage d'une douce lumière. Elle qui avait passé sa vie à la cour à broder des tortues et à danser, se laissait envelopper par cette agréable clarté. Les toits haut perchés du palais étaient si rapprochés les uns des autres qu'ils se touchaient presque et au niveau du sol, c'était partout le règne de l'ombre. Sur le chemin qui menait en ce lieu d'embarquement et qu'elle avait emprunté pour la première fois, elle avait rencontré des choses et des gens tels qu'elle n'en avait jamais vu, pour les laisser aussitôt derrière elle.

Où était-ce donc ?

Après avoir quitté la capitale, ils avaient passé la première nuit dans une auberge. La maison, située en pleine campagne, était entourée par une haie morte. Elle comportait une écurie ; une douzaine de chevaux y évacuaient en soufflant leur envie de galoper dans une prairie. A la nuit tombée, des cris d'animaux sauvages avaient envahi la chambre dépourvue de fenêtre.

Il arrive que des mots pleins de tendresse fassent éclore l'amour comme des graines semées dans la terre. Dans cet endroit perdu, Li Chin, l'ex-danseuse de la cour, entendit le représentant officiel de la France Collin de

Plancy l'appeler « mon ange ». En coréen, et non en français. Elle fut moins surprise par l'expression en elle-même que par sa bonne prononciation. Il avait appris le coréen à ses moments perdus, mais les phrases qu'il ébauchait se perdaient dans la confusion, il y manquait toujours quelque chose.

Accompagner cet homme dans son pays, au-delà des mers, impliquait de vivre avec des gens qui parlaient une autre langue. Il avait dû deviner l'inquiétude qu'elle s'efforçait de cacher, car c'est de façon parfaite qu'il l'appela « mon ange ».

Ces mots coréens énoncés avec douceur bouleversèrent Li Chin. Lorsqu'il les murmura, lui qui n'était même pas capable de prononcer correctement son nom, des vagues se soulevèrent dans son cœur jusque-là paisible. La fatigue qu'elle avait accumulée tout au long de cette journée passée dans le palanquin reflua pour céder la place à une langueur semblable à celle que l'on éprouve quand on plonge ses pieds dans de l'eau chaude. La distance qu'elle avait toujours maintenue entre eux lorsqu'il avait voulu se rapprocher d'elle se trouva effacée.

Elle dénoua ses cheveux enroulés en forme de nuages noirs sur le sommet de sa tête et ils cascadèrent sur sa nuque. Elle lui tendit une brosse :

— Peignez-moi*¹.

Il écarquilla les yeux.

Après une bague, il lui avait fait cadeau d'une brosse qu'il avait apportée de son pays. Il adorait lisser ses cheveux d'ébène. Malheureusement pour lui, en dehors de Mme Sö ou encore de la reine mère Ch'örin qui la coiffait quand elle était apprentie au palais, elle ne supportait pas qu'on touchât à sa chevelure. Même lorsque ses camarades s'amusaient à se tresser mutuellement deux nattes

1. L'astérisque signifie : « en français dans le texte ».

qu'elles attachaient à l'aide d'un ruban pourpre, elle préférait rester dans son coin et peiner à confectionner les siennes. Quand l'envie le prenait de le faire, il était obligé d'adopter un air suppliant. Mais ce jour-là, elle défit son chignon sans qu'il l'eût sollicitée et c'est en français qu'elle s'adressa à lui en lui tendant la brosse.

Il la saisit et alla s'asseoir derrière elle. Savourant cette aubaine, il enfouit un moment son visage dans les cheveux noirs et luisants. Il esquissa un sourire. Son expression ressemblait à celle de Chin quand elle se retenait de rire en l'entendant prononcer maladroitement son nom. Se redressant, il se mit à l'ouvrage. Puis, l'imitant, il lui dit en penchant la tête : « Peignez-moi. » Elle se tourna vers lui en un mouvement qui fit onduler la masse de sa chevelure. Elle enveloppa de ses deux mains le visage de l'homme et posa ses lèvres sur les siennes. La barbe effleura sa joue enfiévrée. Elle chercha sa main et en fit tomber la brosse.

On entendait le souffle du cheval que Collin avait monté toute la journée. En même temps que les services d'un palefrenier, ils avaient loué trois montures, les deux autres servant au transport des bagages. Ils payaient cent *nyang* tous les vingt *li*¹. L'un des trois chevaux avait une cicatrice sur le ventre. Ils devaient à présent s'être assoupis aux côtés des poneys de l'auberge, après avoir été nourris.

Tout en écoutant les chevaux endormis qui soufflaient par les naseaux, elle déboutonna la chemise de son compagnon et dégagea son torse.

Elle lui ordonna de s'allonger sur le ventre.

Elle passa sa main dans les cheveux châains de l'homme et les ébouriffa avec tendresse. Puis elle exerça une pression sur son crâne du bout de ses doigts qu'elle fit ensuite descendre vers la nuque et enfin la colonne

1. Mesure coréenne de longueur. 1 *li* = 0,393 km.

vertébrale, en suivant les points méridiens. Chaque fois qu'ils s'immobilisaient, il se sentait envahi par le bien-être, les muscles dénoués. Les mains de Li Chin s'ouvraient comme des feuilles de chapeau-du-diable, puis se refermaient pour devenir des poings aussi durs que des pierres. Elles tournaient, s'arrondissaient et s'épanouissaient à nouveau. Leur pression, qui se modifiait au gré de ses mouvements, répandait une agréable tiédeur à travers tout le corps de l'homme, jusqu'à la plante de ses pieds, réveillant du même coup son désir endormi par la fatigue du voyage.

Interrompant leur progression, il se retourna.

Il l'attira à lui pour l'embrasser et flatta ses seins à travers le mince tissu de son vêtement de nuit. Il introduisit sa langue dans sa bouche, puis il la dénuda. Ses mains effleurèrent les mamelons tendus comme s'ils avaient été sur la défensive. Il sentit une chaleur monter de son bas-ventre. Il la serra contre lui et ils s'enlacèrent. Dans l'obscurité, leurs mains se promenaient fiévreusement sur le corps de l'autre. Il caressa son visage, sa poitrine, la reprit dans ses bras et sentit son ventre contre le sien. Il lui lécha le cou et mordilla les lobes de ses oreilles. Elle avait les joues en feu. La tristesse qui voilait son regard avait disparu et ses lèvres avaient rougi. Chacun voulait chevaucher l'autre et leurs genoux se heurtaient. Aucune idée sombre ne pouvait troubler ces instants. Ils étaient comme deux chevaux dont le galop est si rapide que leurs sabots touchent à peine le sol.

Les caresses ardentes que l'un prodiguait faisaient naître chez l'autre des frissons qui se transmettaient à leur tour au premier. Leurs fronts étaient baignés de transpiration. On ne savait trop si c'était l'homme qui introduisait son sexe durci en elle ou si c'était la femme qui l'aspirait dans son corps brûlant. Soudain, des étincelles jaillirent dans leurs têtes. Parvenue à la jouissance, elle

sentit son dos se détendre, cacha son visage dans ses deux mains pour ne pas lui montrer ses pleurs.

— Chin !

Elle ne répondit pas.

— Je vous aime.

Il lécha ses larmes.

Un cerf ? Un aigle ? Ou peut-être une loutre ? On entendit l'appel d'une bête qui semblait assez proche.

Li Chin avait clos ses yeux mouillés et tendait l'oreille. Ce cri n'avait pas été poussé par un des chevaux. Tandis qu'ils s'endormaient, trempés de sueur, un jeune animal qui avait perdu sa mère pénétra dans la cour de l'auberge, s'approcha de la maison et geignit jusqu'à l'aube.

Sa dernière nuit sur la terre coréenne, elle la passa avec Soa à l'hôtel Taebul, qu'un Japonais tenait sur le port. C'était une attention délicate de Collin de Plancy à l'égard des deux jeunes femmes au moment de leurs adieux. Elles avaient partagé la même chambre dès l'arrivée de Chin au palais, alors qu'elle avait six ans. Elles avaient célébré ensemble la cérémonie du passage à l'âge adulte et ensemble elles avaient dansé. Soa appartenait à la salle des desserts et Chin à la salle de broderie, mais elles dormaient dans la même pièce. Chacune avait besoin de savoir à tout moment ce que l'autre était en train de faire, et ce même lorsque Chin était en train de danser devant le roi ; cela lui était nécessaire pour réussir les mouvements de ses mains et assurer l'équilibre de ses pas quand elle exécutait les danses de la Paix, de Ch'öyong¹ ou du Parfum de la montagne. Elle avait besoin de savoir où se trouvait sa camarade pour pouvoir broder sans se tromper une pivoine ou une tortue sur une poche ou une chaussette. Il en allait de même pour Soa quand elle préparait des fruits pour le roi.

1. Personnage légendaire qui aurait vécu au IX^e siècle.

Cette nuit-là, Soa lui donna de la terre, des graines, ainsi que l'orchidée qu'elles avaient cultivée ensemble dans la salle de broderie. A la vue des fleurs bleues, Chin ferma les yeux sous le coup de l'émotion. Soa lui conseilla de changer le pot une fois qu'elle serait arrivée dans le pays étranger. La terre était destinée à cela. Les graines, qui provenaient des fleurs du palais, devaient être semées dans cette contrée que Chin n'atteindrait pas avant deux mois. Elle pourrait ainsi penser à sa camarade en les voyant germer et fleurir. La terre que Soa avait prélevée devant la salle de broderie venait donc aussi de la demeure royale. Ses yeux se mouillèrent de larmes tandis qu'elle prononçait ces mots. L'insondable douleur de la séparation se lisait dans les regards.

Quand on embarqua les bagages, Chin garda l'orchidée, la terre et les graines pour les mettre dans sa cabine. Ces présents de Soa devaient lui être une consolation au cours de ce long trajet maritime.

Alors qu'elle avait déclaré qu'elle regagnerait la cour à l'aube, Soa se trouvait dans la foule, agitant sa tunique depuis que Chin était montée à bord. Maintenant qu'elle était sur le bateau et son amie sur le quai, Chin prit tout à coup vraiment conscience qu'elle quittait la Corée. Le décor portuaire s'effaça pour ne laisser subsister que l'image de Soa lui faisant signe de la main. Puis, soudain, son regard se déplaça vers un homme qui se tenait immobile devant un édifice blanc, à l'orée du port. Il était là, figé dans ce paysage où tout bougeait, même Soa. Ce ne fut que lorsque retentit une nouvelle annonce de l'imminence du départ que la silhouette fit quelques pas en direction du sable blanc. Chin venait de découvrir sa présence, mais l'homme était là depuis l'aube. Il s'était même promené sur la plage avant le lever du soleil. Puis il avait contemplé Chin, lorsqu'elle avait fait cette apparition remarquée en compagnie de Collin de Plancy, durant

leurs adieux aux missionnaires français, quand les religieuses étaient descendues de leurs pousse-pousse et s'étaient approchées d'elle pour la bénir.

Était-ce Kang Yŏn ?

Soudain, les yeux de Chin, calmes comme une eau profonde, se brouillèrent, comme troublés par des vagues. Était-il venu ? Elle s'apprêtait à se retourner quand Collin de Plancy posa une main sur son cou et elle reprit aussitôt l'attitude sereine qu'elle avait un instant abandonnée.

Mais elle continua à chercher Kang Yŏn.

— Chin !

Collin de Plancy s'adressait à elle, mais elle ne l'entendait pas.

Elle avait grandi avec Kang Yŏn, regardant s'élargir le tronc de l'abricotier du Japon planté quand elle avait cinq ans, et qui avait si bien poussé que ses deux bras parvenaient à peine à présent à l'entourer. Son regard scrutait avidement les mouvements de la foule sur le quai. Il se perdait aussi sur la plage et entre les bâtiments que baignait la lumière du soleil. Mais elle ne trouva pas Kang Yŏn et une tristesse résignée se glissa dans ses yeux. Elle se dit en se mordant les lèvres qu'elle s'était trompée en croyant le reconnaître. Si Soa avait pu venir jusqu'au port pour lui faire ses adieux, c'était grâce à la bienveillance de dame Sŏ, au palais. Mais Kang Yŏn n'était pas libre et il n'avait pas pu se rendre dans cet endroit situé à trois jours de la capitale. Il s'était dérobé à la vue de Chin pendant les journées qui avaient précédé son départ. Il s'était caché d'elle comme pour lui signifier qu'il n'acceptait pas cette séparation. « J'ai dû voir un fantôme », se dit-elle en fermant les yeux.

Lorsqu'elle les rouvrit, ils avaient retrouvé leur calme habituel.

— Je vous aime, murmura son compagnon, et elle lui répondit en posant sa main sur la sienne.

Celui qui se tenait à ses côtés était très différent des hommes que l'on croisait dans ce port, même s'ils étaient japonais ou chinois. Il n'avait pas les pommettes saillantes des Coréens, ni l'air sauvage des habitants de l'Asie du Nord ; ses yeux n'étaient pas bridés ; il ne semblait déborder ni d'énergie ni d'entrain. Mais ce qui le distinguait avant tout des mâles de son pays, c'était qu'il disait, et ce avec un grand naturel : « Je vous aime. » Toutes ces dissemblances étaient comme symbolisées par le costume qu'il portait.

Alors qu'il y avait foule sur le bateau, le couple semblait à part. Il avait l'impression d'être seul, alors qu'il était au contraire entouré de gens avec qui il s'apprêtait à faire un long voyage. Le regard des yeux asiatiques, à la fois secrets et brillants, rencontra celui des yeux occidentaux, enfoncés sous d'épais sourcils. Le sien était mélancolique, tandis que celui de son compagnon exprimait une joie débordante.

— Chin !

Le bateau s'éloigna résolument du quai.

— Vous n'avez pas idée des qualités qu'il y a en vous. Ici, vous êtes belle, mais dans mon pays, de l'autre côté de la mer, vous serez en plus libre. Mes compatriotes vont tous tomber amoureux de vous !

— ...

— Nous nous marierons officiellement quand nous serons là-bas. Il y aura beaucoup d'invités, qui découvriront la beauté de ma bien-aimée.

L'émotion envahit le cœur de Chin. Pour une jeune fille de la cour, la cérémonie du passage à l'âge adulte, qu'elle avait célébrée longtemps auparavant, équivalait à son mariage. Ce jour-là, elle s'était parée du magnifique boléro vert d'épousée, sur le devant et le dos duquel dame Sō avait brodé un couple de phénix. Soa y avait accroché une parure à franges aux nœuds en forme de lotus, à

laquelle était suspendue une bourse parfumée en soie verte. Elle avait posé sur sa tête une perruque très élaborée et surmontée d'une couronne en nacre. Comme pour un jour de fête, elle avait préparé des crêpes aux pétales de fleur pour ses supérieurs et s'était procuré un faisan pour ses camarades. Par ce cérémonial, Chin était devenue une épouse du roi. Mais ce dernier l'avait offerte à Collin de Plancy.

— Je vous le promets, réaffirma-t-il.

Elle se sentit bouleversée, submergée par un sentiment dont elle ne savait plus si c'était de la tristesse ou de la joie. Elle s'efforça en vain d'imaginer cette terre que l'homme appelait « mon pays ». Pourtant, elle s'était informée à son propos dans des livres chaque fois qu'elle en avait eu la possibilité, apprenant par cœur les noms des lieux et des gens. Mais tout ce qui lui revint à l'esprit en cet instant précis, ce fut celui de son président, Sadi Carnot. C'était un Etat dirigé par un président et non par un roi. Où se trouvait-il exactement, à l'autre bout de la mer ? Que trouvait-on dans les rues de ses cités ? Comment étaient ses montagnes et ses rivières ? Quel genre de chaussures les gens portaient-ils ? La peur du lendemain l'envahit, se mêlant à l'attente, et son regard se perdit dans le vague.

Lorsqu'il avait annoncé son départ au roi de son pays, où il représentait la France, ce dernier l'avait félicité. Il lui avait demandé de ne pas oublier la Corée lorsqu'il serait rentré chez lui. Elle était aux côtés du Français. Le monarque l'avait regardée, puis avait fermé les yeux. Il était livide et semblait épuisé. Il s'affaiblissait de jour en jour, pris en étau qu'il était entre la Chine et le Japon, entre son peuple et les courtisans, entre son père et son épouse. Il paraissait solitaire et triste. Entrouvrant légèrement ses paupières, il lui avait ordonné de lever la tête. Elle avait obéi et fixé l'habit pourpre du roi, sur lequel était brodé un dragon doré qui semblait vivant. Le silence

s'était installé. Puis des propos surprenants étaient tombés de la bouche royale :

— Je te donne un nom. A partir d'aujourd'hui, tu t'appelleras Li¹. Ton prénom sera Chin.

Alors qu'elle se tenait auprès de l'homme qui s'apprêtait à l'emmenner chez lui, de l'autre côté de la mer, une vibration avait parcouru tout son corps. Des milliers de sentiments s'étaient bousculés en elle, dans une totale confusion, et tout ce qu'elle avait réussi à balbutier entre ses lèvres sèches avait été : « Je suis votre servante. »

Le roi s'était ensuite adressé à celui qui quittait la Corée après y avoir été le premier représentant de la France :

— A présent, elle porte le même nom de famille que moi. J'espère que cela contribuera à faciliter les choses quand vous ferez d'elle votre épouse, une fois rentré dans votre pays.

Le nom est la vitrine d'une existence. Collin de Plancy adopta aussitôt celui que le roi venait de donner à sa compagne. C'est ainsi qu'elle était devenue Li Chin, alors qu'on l'avait jusque-là appelée « demoiselle Sö » quand elle dansait ou quand elle brodait ; pour Soa, elle était « Chinjin » ; « Muguet » pour Kang Yŏn.

Le même jour, la reine l'avait fait venir auprès d'elle, à la tombée du soir. C'était la première fois depuis trois ans, c'est-à-dire depuis que Chin vivait dans la légation française. Du café et des gâteaux avaient été déposés entre les deux femmes. La reine lui avait demandé de se rapprocher. La frange d'une parure aux nuances vertes, faite de nœuds en forme de chrysanthèmes et qui était accrochée à sa veste rouge, se balançait juste au niveau des yeux de Chin. Il y avait longtemps qu'il ne lui était pas arrivé de se trouver si près de la souveraine.

1. Il s'agit du patronyme de la dynastie. Une autre transcription possible est « Yi ».

Celle-ci lui avait expliqué que pour le roi, le fait de lui avoir permis de porter son nom voulait dire qu'il la considérait comme sa propre fille. Chin n'osait pas fixer le visage de la reine, si pâle au-dessous du peigne en jade blanc qui ornait ses cheveux.

— Je me sens comme une mère qui marie son enfant.

Chin avait baissé un peu plus encore la tête.

— Un nom suscite des sentiments différents, selon la façon dont vit celui qui le porte. Fais en sorte que ton existence soit harmonieuse et que le tien évoque pour les autres la grâce.

Chin avait attentivement écouté les recommandations de la reine.

— As-tu quelque chose à me dire ?

Toutes les paroles qu'elle aurait voulu prononcer depuis qu'elle vivait loin d'elle, après son départ de la cour, s'étaient amoncelées dans son cœur où elles formaient comme une montagne. Elles disaient la frustration, l'amour, l'inquiétude et la tristesse.

Re foulant les mots qui voulaient jaillir, Chin avait levé la tête :

— Puis-je danser pour Votre Majesté la danse du Lorient du printemps ?

Le visage ovale de la reine s'était fait pensif. Elle était celle qui avait le plus apprécié les talents de danseuse de Chin. Elle la complimentait, affirmant qu'elle exécutait cette danse mieux que toute autre à la cour.

— Fais donc.

Elle s'était alors reculée pour se placer sur une natte aux motifs floraux. Parmi les chorégraphies mettant en scène une seule danseuse, la danse du Lorient était la plus demandée au palais lors des fêtes du printemps. Tous les mouvements des danses royales s'y trouvaient réunis. Bien que Chin n'eût ni accompagnement musical, ni couronne de fleurs, ni habit approprié, ses mouvements

avaient été à la fois pleins de grâce et de précision. C'était peut-être la dernière fois qu'elle dansait devant la reine.

— J'aurais aimé voir le monde moderne, mais je ne peux faire un pas hors du palais. Je t'envie.

La voix de la souveraine flottait comme un nuage blanc tandis que la jeune femme tentait de se surpasser.

— Tu as conquis un amour qui va t'emmener dans cet univers que tu vas découvrir avant moi. Ne sois pas triste.

Li Chin aspirait à se faire arbre ou feu à travers sa danse.

— Libère-toi des chaînes qui t'entravent, va apprendre et vivre une nouvelle existence dans un autre monde.

Li Chin aspirait à se faire terre et fer à travers sa danse.

— Tu es probablement la première femme coréenne à partir aussi loin.

Enfin, Chin était devenue eau.

— Et n'oublie pas ce pauvre pays qui te laisse partir.

Elle ne l'oublierait pas. Elle oublierait encore moins cette reine qui avait vécu tant d'épreuves, qu'on avait même dite morte et à qui on avait fait des obsèques nationales ! Telle un loriot perché sur une branche et qui chante un jour de printemps, Chin avait accompagné chacun de ses mouvements de prières pour que la dame vive dans la paix et la tranquillité.

En nage, elle s'était à nouveau avancée, la tête baissée, devant la souveraine.

— Je ferai le nécessaire pour que tu puisses m'envoyer des lettres dans lesquelles tu me raconteras ce que tu auras vu, entendu et senti dans ce pays lointain.

Chin était hypnotisée par le dragon qui ornait le peigne. La curiosité de la reine à propos des lois des étrangers, de la façon dont ils se soignaient, se nourrissaient, s'habillaient et s'instruisaient était un fait notoire.

— Veux-tu bien ?

Chin avait acquiescé.

— Il faudra deux mois pour qu'une lettre me parvienne. Je suis déjà impatiente.

La reine lui avait offert une peinture représentant des pivoines, tandis que le visage de Chin, qui était hors d'haireine, avait encore la couleur de l'abricot. Lors des grandes festivités, elle avait coutume de faire un cadeau à la meilleure danseuse.

— Tu pourras l'accrocher à un mur, quand tu seras là-bas.

Puis elle avait fait un rouleau de la toile avant de la remettre dans les mains de Chin.

— A présent, va.

Elle avait encore ôté de son doigt une bague en maillechort qu'elle avait passée à celui de Chin.

Où suis-je ?

L'impression que son corps ondulait réveilla Chin qui ouvrit grand les yeux. Les rêves qui s'étaient emparés de son esprit avaient mouillé son front et ses cheveux défaits. Elle passa la main sur son visage et sentit la bague en maillechort. Elle écarta alors les doigts pour la regarder et son jeune visage s'assombrit.

Se redressant à demi, elle regarda autour d'elle. Elle parvint à distinguer les objets grâce à la clarté de la lune qui s'infiltrait par le hublot. Le navire faisait route à présent, loin des côtes et des courants rapides qui traversaient ces eaux coréennes restées si longtemps interdites. Sur la cloison, en face d'elle, était accroché sur un cintre un uniforme de diplomate à col romain. Les boutons, la passementerie qui ornait le devant de la veste et les manches étaient dorés. Il l'avait gardé, bien que n'en ayant pas besoin à bord, et l'avait suspendu ainsi. Même à la légation, il l'exposait toujours de façon bien apparente quand il ne le portait pas. Chin le contempla, tout

comme sa robe bleu clair au style européen, accrochée à côté, qui avait tant attiré les regards sur le port. Il y avait aussi, superposés sur un cintre, une veste en laine noire qui descendait jusqu'au bas du dos, un gilet à rayures doté d'un col minuscule, un pantalon assez étroit, un pardessus qui tombait jusqu'aux genoux. Etaient enfin suspendus à la cloison le couvre-chef de couleur noire et à bords étroits de son compagnon, ainsi qu'un chapeau brodé de roses.

Chin tendit la main et la passa discrètement sur le front de cet homme qui lui faisait tant de promesses. Le jour, il arborait généralement un air réfléchi, et même quelquefois dur ; la nuit, quand il dormait, on aurait dit un gentil animal sans méfiance. Le jour où, à Shanghai, on les avait transbordés sur un paquebot, le soir venu, il avait encore voulu lui promettre quelque chose :

— Li Chin...

Avec la venue de l'obscurité, la couleur de la mer était passée du bleu au noir. Elle se mordit les lèvres pour réprimer l'éclat de rire qui voulait jaillir. Chaque fois qu'il l'appelait ainsi, l'effort qu'il faisait pour prononcer correctement son nom lui raidissait la nuque. Elle se retint de s'esclaffer pour ne pas le décourager.

La première femme coréenne à se diriger vers la France repoussa la peur que lui inspirait la mer et chuchota :

— Victor Collin de Plancy...

Ainsi se nommait celui qui était endormi à ses côtés et dont elle caressait le front. Chaque nom porte en lui l'essence même de celui qui le porte. Quand ils étaient en Corée, il lui avait demandé un millier de fois de répéter le sien. Elle n'avait jamais accédé à cette requête. Plus il insistait, plus elle résistait, comme si le fait de s'exécuter allait faire surgir de Collin de Plancy un aspect de lui qu'elle ne connaissait pas et qui allait tout gâcher, de façon irrémédiable. Depuis qu'elle avait quitté la Corée, il lui arrivait de

murmurer le sien, son nouveau nom, Li Chin, à l'insu de son compagnon. Elle ne s'y était pas encore habituée.

Elle tourna la tête pour admirer les pivoinés peintes, qu'elle avait accrochées au-dessus du chevet. Les souvenirs que lui avaient offerts ceux qu'elle avait quittés apaisaient son âme rongée par l'anxiété. Même dans la pénombre, une impression de sérénité émanait de la représentation de ces fleurs. En dessous étaient posés une porcelaine blanche et le pot de l'orchidée. La boîte contenant la terre et les graines était soigneusement enveloppée dans une pièce de lin bleu marine et, à côté, un linge en coton dont le nœud était encore plus serré abritait le dictionnaire français-coréen que lui avait dédié Mgr Blanc, l'évêque de Corée à présent décédé au terme d'une vie bien remplie. C'était le premier objet qu'elle avait mis dans ses bagages. Tandis qu'elle emmaillottait avec soin l'ouvrage usé à force d'avoir été consulté, Li Chin avait conscience qu'elle en aurait désormais le plus grand besoin.

Elle se leva sans faire de bruit pour ne pas le réveiller. Après avoir jeté sur ses épaules le léger manteau droit qu'elle portait généralement par-dessus la robe bleue, elle ouvrit la porte de la cabine. Elle monta sur le pont du *Villa* qui cinglait vers la haute mer – cette mer qui ne déborde jamais bien que l'eau y afflue de toutes parts – et flottait malgré ses sept cents tonneaux et plus. Le bateau, haut et large, pouvait transporter une importante cargaison. Comme elle s'était montrée intriguée en voyant pour la première fois un navire à vapeur, Collin de Plancy lui avait expliqué que même le président de la République ne pouvait pas s'asseoir à la place du pilote. « Même le roi ? » se demanda-t-elle. Il avait ajouté que l'équipage ne sifflait jamais une fois le bateau au large, pour ne pas faire se lever la tempête.

Le bruit sourd provenant de la salle des machines se mêlait à celui des vagues qui cognaient contre la coque. Le

vent marin, qui fouettait la proue et la voilure, s'engouffra dans son vêtement. Pour ne pas lui céder, elle retint son manteau à deux mains. Ses genoux fléchirent. Les lames heurtaient violemment le navire qui les repoussait.

Viens à moi, mer cobalt !

Debout sur le pont, elle se pencha vers les flots. La pleine lune semblait suspendue au-dessus de l'étendue infinie d'eau noirâtre. La mer, la lune, et c'était tout. Elle observa l'écume des vagues, qui ressemblait à de la poudre de glace ou encore à des centaines de chevaux blancs fonçant au galop sous la morsure des fouets pour disparaître soudain. Un coup de vent finit par arracher son manteau tandis qu'elle contemplait ce spectacle nocturne et il s'envola par-dessus bord. Par réflexe, elle tendit les mains pour le retenir. En vain. L'abandonnant sur le bateau, il plana librement au-dessus de la mer. La bourrasque le faisait alternativement monter puis redescendre et raser la surface de l'eau. Il s'éloigna, et fut bientôt hors de vue.

Elle se redressa, défiant le vent. Elle leva les bras et se dressa sur la pointe des pieds. Elle se sentit légère, comme lorsqu'elle était dans son costume de danseuse, sur lequel étaient brodés des couples de papillons. Les vagues et les rafales déferlaient, tout comme la lumière de la lune sur les flots sombres. Elle sentit son corps se détendre doucement. Oubliant les éléments, elle s'abandonna à son propre rythme. Un sourire illumina son visage.

Collin de Plancy, réveillé avant l'aube, partit à sa recherche et la trouva qui dansait sur le pont, comme possédée par la mer. On ne doit pas chercher à changer un être avec qui on projette de vivre. Même Collin de Plancy – ou bien peut-être parce que c'était lui – ne pouvait interrompre cette chorégraphie environnée par les flots et qu'éclairait la lune. Malgré la bourrasque, une rosée de sueur avait perlé sur le corps de Chin. Malgré le froid, son visage, sa nuque, sa poitrine, sa taille et ses jambes étaient

brûlants. La mer ne lui faisait plus peur, son cœur ne lui faisait plus mal. Devenue aussi légère que les vagues, le vent et la lueur de la lune, elle ressemblait à un papillon.

Parti de Shanghai, le vapeur *Villa* devait emmener cette danseuse coréenne au pays de son compagnon, la France, en passant par Saïgon, Singapour, Colombo, le canal de Suez. Elle s'immobilisa et se pencha à nouveau vers l'onde. Elle respira profondément. Collin de Plancy, qui l'observait en retenant son souffle, s'approcha d'elle et posa une main sur son épaule. Elle avait à présent repris haleine et, appuyée contre le bastingage, elle contemplait l'infini de la mer.

L'année 1891.

Elle avait vingt-deux ans.